

## LES AMOUREUX

Ils faisaient des projets, parlaient de mariage : Le bonheur et l'amour seraient, dans leur ménage. Hôtes plus assidus que le sont les oiseaux. Pour leurs nids sur la branche ou parmi les roseaux. Ils auraient tant de goût pour orner leur retraite ! De beaux rideaux flottant à l'alcôve discrète, Des meubles en damas, des tapis précieux ; Ou le pas le plus lourd marche silencieux ; Des serins babillards dans leurs cages dorées Roucoulant tout le jour, de belles fleurs pourpres. Au parfum le plus doux ; dehors, un frais gazon Et des sapins touffus pour couper l'horizon, Car l'univers pour eux serait ce coin de terre Où seuls avec l'amour, dans l'ombre et le mystère, Ils fileraient des jours de soie et d'or tressés. O rêves d'amoureux si longtemps caressés ! Tout près de leur maison serpenterait dans l'herbe Un murmure ruisseau, puis un étang superbe, Couché nonchalamment, recevant sur ses eaux La coque de l'esquif et l'aile des oiseaux. Dans les bosquets voisins au épaisses ramures, Ils iraient en courant écouter les murmures, Les bruits mystérieux, les mille et mille voix Qui semblent tous les soirs venir du fond des bois. Puis au tomber du jour l'alcôve retirée Recevait les époux dans son ombre sacrée, Et le sommeil viendrait, dans un rêve amoureux Prolonger leur bonheur et ces moments heureux. Plus tard encore, autour d'un bon feu qui pétillait, Grandiraient des enfants, gâtés de la famille. Et dans leurs traits chéris ils se verraient tous deux. Voilà ce que souvent disaient les amoureux. Lorsque sur le chemin désert, couple fidèle, Ils s'en allaient rêvant d'une époque si belle. Parfois sur cette route ils croisaient un vieillard, Qu'ils salueaient du geste et d'un tendre regard ; Et ce vieux, sans ami, sans or et sans famille, Ayant le ciel pour toit et pour lit la charnelle, Était jaloux de voir dans ce couple charmant Reluire le bonheur comme le diamant.

M. J. A. POISSON.

## ROSALBA

OU

## DEUX AMOURS

ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

## CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE-PILOTE

Pendant que ces terribles scènes se passent dans le village de Varennes, où nous ne saurions encore calculer l'étendue du désastre, descendons le fleuve, sur un parcours de quelques milles, et là, constatons un incident qui, tout en nous donnant une idée plus vive des dangers qui accompagnent la débâcle de la glace sur le St. Laurent, nous fournira le premier des événements dont la série compose cette histoire.

Quatre milles en aval du village de Varennes, mais toujours dans la paroisse, sur le grand chemin qui longe le fleuve, se trouve une ferme distante de vingt arpents de l'habitation la plus voisine. Dans la soirée dont il s'agit, le père et ses deux fils aînés s'étaient rendus en toute hâte au village pour y porter les secours qui pourraient être nécessaires. Ils ne craignaient rien pour leur propre maison, car elle était si élevée sur la berge que les inondations les plus fortes ne l'avaient jamais atteinte. La mère demeura à la maison avec les jeunes enfants, priant pour le salut de ceux qui pouvaient être en danger durant cette nuit terrible. Seule, la fille aînée, après avoir longtemps écouté avec attention aux portes et aux fenêtres, traversa le chemin et alla s'accouder sur la clôture qui dominait la berge. Elle était là quand sonna le tocsin et quand le tumulte, sur la rive et sur le fleuve, lui apprit que la débâcle était à son apogée. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer son imagination. Elle contemplait avec stupeur le noir abîme ouvert devant elle et se lamentait sur le destin de ceux qui, peut-être, luttaient pour leur existence dans ces profondeurs dangereuses. Depuis une grande demi-heure elle était absorbée dans ces sombres pensées, lorsque fut tirée de ses méditations par un faible cri qui retentit à une grande distance sur le fleuve. Était-ce un jeu de son imagination ? ou bien était-ce réellement le cri d'un être humain en détresse ? Si l'on appelait au secours, elle se disait, en serrant convulsivement la rampe de la clôture, qu'elle aurait le courage d'y aller. Le cri retentit de nouveau, plus fort, plus distinct et plus poignant. Hélas ! c'était bien une voix humaine qu'elle seule pouvait entendre, car le son lui était apporté par le vent du nord qui battait les flancs de la côte à ses pieds.

Des marches naturelles conduisaient de la maison au fleuve. Elle en connaissait toutes les marches et tous les détours, depuis son enfance. Au pied de l'escalier se trouvait une étroite plateforme, projetant avec le fleuve, et semblable à celles dont se servent les ménagères de campagne les jours de lavage. Attachant sa coiffure et ramenant son châle sur ses épaules, la jeune fille descendit rapidement les marches et s'aventura sur la plateforme. Là, sans s'inquiéter des vagues furieuses ni de la glace flottante, elle se pencha pour mieux écouter. Une troisième fois le cri d'agonie retentit plus fort au milieu du fleuve, directement en face d'elle. Elle se sentit électrisée. Mais que faire ? Répondre ? elle se trouvait contre le vent, et sa voix ne serait pas entendue. Remonter la berge et appeler du secours ? mais son père et ses frères étaient partis, et toute cette portion du village était déserte. Elle revint sur ses pas, en suivant la plateforme, et son pied heurta contre des planches qui s'y trouvaient. Elle pensa au bateau. A cette époque, il n'y avait pas de bateaux passeurs, et presque tous les cultivateurs, le long du fleuve, avaient chacun un bateau pour traverser le fleuve ou pour monter le Pied-du-Courant quand la chose était nécessaire. Souvent la jeune fille avait traversé

seule le St. Laurent dans son bateau, même au commencement du printemps et à la fin de l'automne. Elle s'approcha du petit abri où se trouvait le bateau. La serrure était fermée, mais les montants de la porte étaient en partie rongés par la glace. Elle put entrer et mit la main sur le bateau. Il n'était pas retenu au bord par la glace, mais balançait aisément sur ses étais. Elle l'attira à elle sans effort. Voyant cela, sans plus réfléchir, sans même se rendre intérieurement compte de la téméraire résolution qu'elle allait prendre, elle tira le bateau hors de l'abri, le mit à l'eau et s'y élança. Elle ne savait pas trop ce qu'elle faisait, et cependant tous ses mouvements étaient précis, et son courage s'animait de plus en plus parce que, pendant toutes ces évolutions, le cri : "Au secours !" retentissait de plus près et plus fort à ses oreilles.

Elle nagea droit vers le point d'où partait la voix. Les glaçons venaient tour à tour frapper les flancs de sa barque, mais comme elle avançait obliquement, ils ne l'endommageaient pas. L'eau était très-épaisse et le courant moins fort qu'elle ne s'y attendait. Ces circonstances étaient à son avantage, et la brave enfant ramait avec vigueur. Ce qui l'encourageait, c'est que le cri devenait plus distinct, si bien qu'une fois rendue à deux cents verges de la rive, elle crut entendre la voix à quelques pieds d'elle. Toutefois, elle ne vit rien, bien que la réflexion de la glace dût permettre de distinguer un objet aussi volumineux qu'un corps humain. Soudain, la voix se tut. La victime était-elle tombée à l'eau ? Ou, se trouvant à l'eau depuis longtemps, avait-elle enfin sombré dans l'abîme ? Tous les dangers qu'elle venait de courir seraient-ils inutiles ? Depuis son départ de la plateforme, la pauvre enfant réalisait, pour la première fois, la position critique dans laquelle elle s'était mise. Elle souleva sa rame, et pendant qu'elle regardait autour d'elle, son bateau allait rapidement à la dérive, poussé par la glace qui le battait en flanc. Un instant encore et quelque choc soudain pouvait le faire chavirer. Mais à ce moment suprême, son œil vif découvrit un objet noir quelques pieds à sa gauche, et elle crut entendre un gémissement étouffé. Prenant la rame à deux mains, elle nagea vigoureusement et vira son embarcation vers l'objet qu'elle venait d'apercevoir. C'était une forme humaine pliée en deux, sur un glaçon de deux pieds carrés. Les pieds et les mains se touchaient presque, la tête penchait et le front touchait la glace. Un gémissement sourd partait de la poitrine. La brave enfant comprit de suite la situation. La pauvre victime, épuisée, s'était endormie sur la glace. Cet homme allait mourir. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait l'éveiller. Mais comment ? Elle pouvait bien le frapper de sa rame, mais le choc allait le surprendre et il perdrait son équilibre déjà peu sûr. Elle pouvait accoster le glaçon, mais outre qu'elle n'avait pas la force de soulever un pareil poids, les efforts qu'elle pourrait tenter feraient certainement chavirer la frêle embarcation. Hélas ! que faire ? A une dizaine de perches en avant, elle crut apercevoir un banc de glace solide, probablement relié à la glace de la rive par une série de grappins naturels. Si elle pouvait atteindre ce point et remorquer l'homme évanoui jusque là, elle trouverait un point d'appui pour le mettre dans le bateau. Avec l'énergie du désespoir, elle tenta cette manœuvre et réussit. Amenant le fragile glaçon à l'arrière, elle descendit rapidement vers le point où elle devait trouver un refuge temporaire. Là seulement, elle se hasarda à éveiller la victime. L'homme se leva comme s'il eût reçu un choc galvanique. Il se leva, et jetant des yeux hagards autour de lui :

"Où suis-je ? qu'ai-je fait ?"

Pour toute réponse, il entendit une voix douce qui lui disait :

"Courage ! montez sur le banc de glace et vous êtes sauvé !"

Sauvé ! ce mot produisit sur lui l'effet d'un puissant cordial. Réunissant toutes ses forces, d'un bond il sauta sur le banc de glace. Le petit glaçon qui l'avait soutenu jusqu'alors coula comme une pierre, passa sous la quille du bateau et fila vers le milieu du fleuve. L'homme était dans la plus grande agitation ; il étendit les bras et commença à tourner sur lui-même en battant des pieds. Il ne semblait pas voir sa libératrice qui se tenait debout à la proue de l'embarcation. Il était tout à la délicieuse sensation de se trouver sur un appui ferme. La jeune fille lui adressa encore la parole :

"La glace va bientôt se rompre ! venez dans le bateau et nageons vers la rive."

L'homme, tremblant, murmura quelques mots inintelligibles. Son énergie, un instant ranimée, l'abandonna tout à coup, comme l'on devait s'y attendre ; il fit machinalement quelques pas en avant et tomba tout de son long dans le bateau, la face contre le fond. C'était une syncope. La jeune fille vira de bord et nagea vers la terre. Le retour fut dangereux, car elle avait à suivre le courant et pouvait être arrêtée par des blocs de glace accumulés. Mais la Providence, qui lui avait permis de sauver cet homme, ne devait pas l'abandonner au moment le plus périlleux de l'aventure. En regardant vers la rive pour diriger sa marche, elle vit la lumière de plusieurs torches et entendit l'écho de voix humaines.

"Ce sont mon père et mes frères !" pensa-t-elle. En effet, son père et ses frères étaient revenus du village de Varennes, apportant la bonne nouvelle que les dégâts faits par la glace et l'eau étaient moindres qu'on l'avait pensé. Mais l'absence de la jeune fille avait bientôt changé en mortelle inquiétude le plaisir qu'ils avaient éprouvé. Où était-elle ? Elle était partie

de la clôture. Ils suivirent ses traces jusqu'au bord de la levée. Avait-elle descendu les marches ? Ils descendirent. Ils coururent sur la plateforme, et de là, à l'abri du bateau. Le bateau n'y était plus ! Dans quelques minutes, tous les voisins furent sur pied et des torches illuminèrent toute la rive. L'agitation était à son comble lorsqu'on entendit le clapotement du bateau, et bientôt, dans le cercle lumineux, apparut la figure de la jeune fille-pilote.

C'était la Béatrice du Dante traversant son précieux fardeau sur les eaux du Lithé.

Un instant après, la proue touchait la rive. Le père, tremblant d'émotion, avait pris sa fille dans ses bras.

"Mon enfant ! ma chère enfant ! qu'est-ce que cela signifie ?"

Un sourire fut la seule réponse de la jeune fille.

"N'es-tu pas gelée ? n'es-tu pas épuisée ?"

Mais la délicate enfant s'était déjà évanouie dans les bras de son père.

Quatre hommes avaient pris la victime évanouie dans le bateau, et tous se dirigèrent vers la ferme.

Le lecteur tient sans doute à savoir le nom de l'héroïne.

Elle s'appelait Rosalba Varny.

## CHAPITRE III

LE BUREAUCRATE

Les Varny étaient une des plus anciennes familles canadiennes. Ils tenaient rang avec les premiers colons de Varennes. Il est inutile de suivre leur généalogie en France ; ils étaient essentiellement plébéiens, et tout leur prestige était dû à des vertus pratiquées dans le Nouveau-Monde. Une des aimables illusions des familles canadiennes-françaises consiste à réclamer des origines aristocratiques ; l'historien rit de ces prétentions, car il sait très-bien qu'il ne s'est établi au Canada qu'un petit nombre de familles vraiment nobles. Les Canadiens auraient meilleure grâce à s'enorgueillir de la saine démocratie qui est un des traits remarquables de leur pays.

Samuel Varny, chef de la maison, avait, au contraire de la majorité des autres colons, acquis une grande richesse en propriétés foncières. Sa résidence, bien que construite sur le modèle de toutes les fermes canadiennes, indiquait un bien-être plus qu'ordinaire. C'était un grand bâtiment de pierre, avec galerie tout autour, et de grands jardins qui la séparaient des champs avoisinants. La famille avait conservé les mœurs simples des Acadiens, et bien qu'ils fussent affables pour leurs voisins, les Varny préféraient à tout les charmes de la vie d'intérieur.

La fécondité des mères canadiennes est proverbiale, et madame Varny ne faisait pas exception. Elle avait eu dix-sept enfants, dont sept seulement survivaient. La favorite, la perle de la famille était Rosalba, le sujet de notre esquisse.

Rosalba n'était pas d'une beauté irréprochable, mais elle offrait quelques-uns des traits les plus charmants du type canadien. Ce n'était pas une de ces créatures diaphanes qui ne visent constamment qu'à l'effet. Des épaules, une poitrine larges et cette belle carnation qui laisse voir les lignes et les courbes de beauté, sans déchoir au type grossier ou sensuel. Ses cheveux étaient brun-clair, et elle en avait beaucoup, signe le plus certain de la santé et de l'activité chez une femme. Ses yeux étaient bleu-foncé, grands et vivants d'expressions. Elle était pleine d'activité, mais ses mouvements étaient toujours gracieux ; on ne pouvait lui reprocher ni la gaucherie de la paysanne ni l'affectation de la citadine. C'était une brave enfant, on l'a déjà vu. De fait, en présence de cet acte de dévouement, nous aurions pu nous dispenser de décrire sa personne, car une héroïne est toujours aimable indépendamment de ses attributs personnels.

Nous avons dit que bien que les Varny menassent une vie retirée, ils étaient en bons termes avec leurs voisins. Il en avait été ainsi jusqu'alors ; mais, au moment où commence notre histoire, quelques nuages avaient apparu. Durant l'hiver qui venait de s'écouler, l'agitation politique avait été grande dans toute la province. Les éléments en conflit devaient bientôt amener une insurrection ouverte. Non-seulement les grands centres, comme Montréal, Québec et Trois-Rivières, étaient agités par la lutte des partis, car les campanes s'en mêlaient ; et Varennes, à cause de sa proximité de Montréal, fut une des premières localités qui prirent part à ce mouvement. La grande majorité des habitants avaient embrassé la cause populaire, et ceux, en très-petit nombre, qui avaient cru devoir se tenir sur la réserve ou se prononcer contre le mouvement, étaient déjà l'objet d'une hostilité secrète, mais non moins décisive. Il était naturel que ceux qui avaient de grands intérêts dans la propriété foncière, qui avaient à maintenir leur réputation de paisibles et loyaux citoyens, y regardassent à deux fois avant de se compromettre dans un mouvement dont les résultats, surtout à son début, semblaient extrêmement problématiques. Naturellement, ces hommes étaient soupçonnés. On a dit que le patriotisme est la vertu des basses-classes et n'existe point chez les riches. D'autre part, la prudence est une vertu de ces derniers qui n'existe pas chez les autres. Mais le patriotisme sans la prudence ne mène à rien. Telle fut l'erreur de la rébellion de 1837, si l'on s'en rapporte à l'opinion de plusieurs hommes de ce temps-là et d'aujourd'hui. Sans discuter si la rébellion était justifiable, plusieurs croyaient

qu'elle était mal organisée et follement conduite.

Longtemps avant que l'insurrection éclatât, le terme de *bureaucrate* était odieux pour les patriotes. Quiconque avait mérité cette désignation était finalement banni dans sa paroisse. C'est ce qui arriva partiellement au père de Rosalba. Samuel Varny était suspecté d'être bureaucrate. Depuis quelques mois, ce soupçon s'était répandu, et le petit incident que l'on va lire vint lui donner un air de ressemblance.

Deux cultivateurs du voisinage discutaient politique en revenant du marché du samedi au village. Le mauvais rhum qu'ils avaient ingurgité aux différentes tavernes avait un peu troublé leurs idées, mais excité leurs passions.

"Et Samuel ? le croirais-tu ? dit l'un d'eux.

—Croire quoi ? demanda l'autre.

—Que c'est un bureaucrate.

—Samuel est mon ami et un homme de bon sens. Je ne le crois pas.

—Mais Lorient, l'aubergiste, me l'assure.

—Lorient a de l'animosité contre Varny, parce qu'il s'arrête toujours chez Abois.

—Je n'en serais pourtant pas surpris.

—Comment donc ?

—Varny est riche et pourrait bien aimer à prendre de grands airs. Et puis, il a fait élever sa fille dans un couvent. Ce n'est plus la fille d'un habitant, mais une demoiselle de la ville ; et l'on me dit qu'il a l'intention de la mener à Montréal pour la marier à un officier.

—Un officier ! reprit l'autre en proférant un juron. Ah ! c'en est trop ! il faut s'assurer de cela. Nous allons passer devant la maison de Varny. Arrêtons et voyons-le. Qu'en dis-tu ?"

Le premier interlocuteur hésita un peu, car, comme il appartenait à la classe des petits cultivateurs, il était un peu effrayé à l'idée d'entrer dans la maison de Varny avec une accusation sur les lèvres, lui qui n'y allait presque jamais, et, quand il y allait, ne pouvait s'empêcher d'y entrer avec le sentiment de son infériorité. Toutefois, la curiosité et peut-être l'ignoble désir de pouvoir inculper Varny auprès des autres cultivateurs, s'il ne niait pas cette odieuse accusation, le décidèrent à consentir.

Quelques instants après, ils frappèrent à la porte de derrière de la maison de Varny, et, suivant la coutume des cultivateurs, entraient sans attendre une réponse. Ils trouvèrent Varny dans sa grande cuisine, fumant sa pipe après le repas du soir. Chacun ayant pris un siège, le plus intime des deux, brusquement, sans aucune précaution oratoire, demanda au maître de la maison ce qu'il pensait de l'état politique du pays. Varny, devinant un piège, répondit immédiatement :

"Étes-vous venus exprès pour me demander cela ? N'avez-vous pas autre chose à me dire ?"

Le petit habitant tournait naïvement son casque entre ses doigts, mais l'autre accueillit cette question avec un aplomb imperturbable. Evidemment, il avait cuvé son vin.

"Samuel, dit-il d'une voix plus basse et plus calme, nous sommes d'anciens amis, tu le sais, et si je t'ai fait cette question, c'est que j'ai des raisons d'ami pour te l'adresser. Tu vois que Bavard est avec moi. Il sera mon témoin."

Varny, tira sa pipe de sa bouche, réfléchit un instant et fixant son interlocuteur :

"Eh bien ! dit-il, donne-moi d'abord tes raisons. Nul doute que tes motifs sont bienveillants, en ce qui te concerne, mais ils ne sont peut-être pas suffisants pour que je te réponde.

—Varny, tu sais que nous vivons dans des temps difficiles, dit le visiteur.

—Je le sais.

—Les esprits sont très-agités.

—Je m'en aperçois, répondit Varny malicieusement.

—Et c'est l'intérêt de chacun de faire connaître aux gens de quel côté il tient.

—Cela dépend....

—Comment ?

—Des gens auxquels on s'adresse.

—Mais, d'abord, ses ennemis ?

—Je ne m'en soucie pas.

—Mais s'ils s'inquiètent de toi ?

—Qu'ils s'inquiètent. Je leur saurai gré de leur politesse.

—Mais ne te soucies-tu pas des rumeurs ?

—Pas du tout.

—Et nos amis ?

—C'est autre chose.

—Quelques-uns d'entre eux peuvent croire ces rumeurs.

—Alors, ce ne sont pas de mes amis.

—Les anciens amis deviennent les pires ennemis.

—Hélas ! ce n'est que trop vrai.

—Quelques-uns t'ont déjà menacé.

—Je méprise les menaces.

—Deux ou trois d'entre eux sont très-violents.

—Je me moque de leur violence."

En disant ces mots, Varny se leva et fixa ses interlocuteurs d'un air grave. Une grande passion s'agitait en lui, mais il se contenait pour ne pas donner l'éveil à ses visiteurs. Pendant le dialogue qui précède, il avait souvent fixé Bavard, et quelque chose, évidemment, lui déplaisait dans cet individu. C'est sur lui qu'il commença à passer sa mauvaise humeur.

"Bavard, tu n'as pas encore parlé," lui dit-il vivement.

Le petit habitant tressaillit sur sa chaise, toujours avec son air naïf et embarrassé. L'homme qui est vantard en arrière devient rampant lorsque vous le regardez en face. Dans les deux cas, c'est un lâche.

"Monsieur Sinard m'a emmené ici comme témoin, dit-il enfin avec hésitation ; je n'ai rien à dire.

"Témoin de quoi ?" reprit Varny. Bavard regarda son compagnon qui, trouvant